

Je salue tous les participants aux activités de *Foi et culture*, et je remercie ceux qui ont eu la patience de suivre jusqu'au bout ma contribution. Je remercie d'ailleurs aussi celles et ceux qui n'ont pas eu cette patience, et leur serais reconnaissant de me dire ce qui les a découragés (ou pire !).

Il va sans dire (bien que je le dise au début de mon exposé) que j'aurais de beaucoup préféré me trouver avec vous physiquement. J'espère que cela sera possible un jour prochain, et nous sommes d'accord avec Catherine Putz pour organiser, en prolongement de mon exposé, dès que les menaces sanitaires s'éloigneront, une séance d'échanges directs.

Vous trouverez ci-dessous quelques extraits d'œuvres philosophiques auxquelles je me suis référé dans mon exposé. J'aurais aimé développer plus longtemps, en m'appuyant sur les textes d'Alain, le thème tout juste effleuré en conclusion : le fond de vérité que traduisent le dogme chrétien et la foi en ce dogme. Le christianisme, dit en effet Alain (qui était totalement athée), « offre un ensemble de vérités sans reproche ». Il n'est d'ailleurs pas le premier philosophe dont la réflexion sur la religion comporte ces deux faces : une critique de la part d'erreurs ou d'illusions qu'elle contient, mais aussi une reconnaissance de sa capacité à exprimer sur le mode symbolique certaines vérités. Mais Alain est sans doute le plus accessible ; c'est un philosophe que l'on peut lire sans être du métier. C'est aussi le plus contemporain. Je vous laisse découvrir ces textes. Lisez ce qu'écrit Alain sur le signe de la Croix ou la couronne d'épines ; lisez son commentaire de la parabole du figuier. Et dites-moi quel théologien a fait mieux. Il faut commencer par les *Propos sur la religion*. Vous pouvez poursuivre par les *Préliminaires à la mythologie*. *Les dieux* est un texte splendide, mais nettement plus difficile. Tout cela est disponible en librairie.

C'est pourquoi, tout compte fait, je ne regrette pas trop d'avoir insisté davantage sur Spinoza, au prix d'un déséquilibre général de l'exposé, auquel la nécessité de ne pas être trop long me condamnait. D'une part, parce que Spinoza constitue la référence centrale de ma réflexion critique, d'autre part parce que c'est un penseur d'accès ardu. *L'Éthique* est un ouvrage hérissé de redoutables difficultés. Dont la principale est peut-être que ce livre, dont la I^e partie est intitulée « De Dieu » est sans doute le plus puissant traité d'athéisme qui ait jamais été écrit.

Je donne plus loin quelques indications bibliographiques pour celles et ceux qui voudraient aller plus loin, sur les thèmes que j'ai abordés.

Si vous souhaitez des précisions supplémentaires, si vous avez des remarques, des objections ou des critiques, vous pouvez me contacter par mail, par téléphone ou (pourquoi pas ?) par courrier écrit. Les facteurs transportent toujours les lettres (même si malheureusement, le service public fonctionne de plus en plus comme un véhicule de la publicité). Si vos pas vous portent vers la Bigorre, ma porte est ouverte. Nous parlerons – de montagne, de religion ou d'autre chose – autour d'un café (ou d'autre chose !).

Toutes vos remarques sont les bienvenues, et dans la mesure du possible, je m'efforcerai de vous répondre. N'hésitez pas à m'en faire y compris sur la forme, notamment le rythme de l'exposé. La visio-conférence présente aussi un avantage pour vous : vous pouvez mettre en pause n'importe quand.

Si l'épidémie s'installe durablement, j'aurai probablement à recourir très régulièrement à ce mode de communication. Or, mon équipement est rudimentaire (caméra et micro de mon PC portable). Le résultat s'en ressent. Si quelqu'un qui s'y connaît pouvait me dire avec quel matériel je pourrais améliorer les choses (et quel investissement cela représenterait), je suis preneur de tous les conseils.

Enfin, mais alors là, je sors complètement du sujet, je profite de l'occasion qui m'est offerte de m'adresser à un public nombreux, pour lancer une bouteille à la mer. Je cherche dans la région un cardiologue qui connaîtrait directement, pour les pratiquer, les sports de montagne, l'alpinisme et l'escalade. En effet, dès qu'on parle de tout ça aux médecins, ils poussent les hauts cris. Notamment quand il s'agit d'escalade en falaise, dont presque tous ignorent – et comment le leur reprocher ? – que c'est une activité beaucoup moins exigeante en efforts que la simple randonnée.

Voilà, merci encore à tous et, je l'espère, à bientôt !

ALAIN : « le christianisme offre un ensemble de vérités sans reproche »

Le signe de la Croix

Propos du 31 janvier 1914. Propos sur la religion, IX

Voici ce qui me fut conté, par une amie à cheveux blancs qui s'est retirée à la campagne et fait apprendre le catéchisme à des enfants barbouillés. Il est bon de dire que cette femme n'est pas plus croyante que moi ; le catéchisme n'est donc que l'occasion d'enseigner la morale commune ; enfin de débarbouiller les esprits. Flèche de tout bois, tous les travaux avec un seul outil, c'est la loi de campagne. Je transcris maintenant l'histoire.

Un enfant de vagabonds, fixés pour un temps dans les Creutes, qui sont des grottes de ce pays-là, fait retentir un jour la sonnette. « Que veux-tu, petit homme ? » – « Je veux qu'on m'apprenne ma prière et mon catéchisme. » C'était le jour ; il prend place. On lui apprend le signe de la croix. « A quoi que ça sert ? » Discours. « C'est le signe de Jésus mis en croix pour avoir enseigné l'égalité, la justice, l'amour, le pardon des injures. Le signe est pour rappeler ces choses, dans le moment où l'on va se laisser emporter par la colère, ou la vengeance, ou la haine, ou le mépris. C'est comme si l'esprit du Juste mis en croix venait alors au secours. » Enfin tout ce que peut dire du signe de la croix quelqu'un qui n'en use point.

Une semaine passe. On s'entretient de la colère, toujours à propos du catéchisme. Et l'un des enfants, assez prompt à remarquer les faiblesses d'autrui, de dire : « C'est Michel (ce petit vagabond) qui est coléreux. Hier, il poursuivait André, tenant dans sa main une grosse pierre, et disant : « Je te tiens, tu n'iras pas jusqu'à ta « maison. » Mais voilà (se moquant), voilà qu'il s'arrête tout à coup, et, avec sa pierre, fait le signe de la croix, et jette sa pierre, disant à André qu'il n'aie pas peur, et qu'il peut rentrer chez lui.

J'avais traversé des étendues neigeuses, où l'on ne voyait pas la trace d'une voiture, je chauffais mes pieds au feu, et j'entendais cela. Tolstoï a saisi toutes ces harmonies. Le petit vagabond n'était plus revenu ; ainsi l'histoire n'avait pas de suite. Il se fit donc un silence, et tous les dieux passèrent.

Il faut déjà une science profonde pour comprendre que les passions, et leurs preuves si vives, dépendent des mouvements du corps, et que, pour dénouer la colère, il suffit de dénouer les poings. Mais qui croira, au premier moment, qu'il est plus maître de sa main que de sa pensée ? C'est pourtant ainsi. N'essayez point d'abord d'être juste en pensée à l'égard de votre ennemi, mais desserrez vos dents d'abord, ouvrez vos mains, pliez les genoux, inclinez la tête. Car la vie s'étrangle elle-même, avant d'étrangler l'autre. Il s'agit donc, comme Platon voulait, d'être premièrement juste à l'égard de soi-même, et de respecter en soi la forme humaine. Et c'est ainsi, par gymnastique d'abord, que la pensée réduit les passions ; alors seulement les idées reprennent leur sens humain. Mais, si l'effet est visible, les causes sont naturellement cachées. De là cette croyance, vieille comme le temps, que des gestes rituels évoquent l'esprit de vérité, et qu'il vient du dehors comme l'ange. Il y a vingt siècles que toute la paix du monde, si difficile à mettre en paroles, s'exprime par l'angélique geste du prêtre, qui joint les mains et les écarte, geste sans défense. Et voilà le miracle, essentiellement ; car il est vrai qu'un geste change tout. Il fallait penser ce geste ; telle était la vraie prière pour la paix. Si tu veux concevoir la paix, pose d'abord tes armes.

Le figuier. Propos du 5 janvier 1924. Propos sur la religion, LXI

Il arriva que Jésus eut soif ; il s'approcha d'un figuier et n'y trouva point de figues. Aussitôt il maudit l'arbre inutile, et l'arbre sécha sur pied. Or, dit le livre, ce n'était point la saison des figues. Cette étonnante remarque ne peut venir ni d'un copiste, ni d'un commentateur ; ces gens-là ne font que des changements raisonnables. Aussi je ne suppose point ici d'erreur. Tout au contraire, en ce terrain pierreux, de telles failles et vitrifications, d'abord inexplicables, me font dire que l'esprit a frappé là. Scandale, dit le lecteur pieux ; je ne puis comprendre. Patience. Plus grand scandale quand vous comprendrez.

Il me plaît d'imaginer la défense du figuier. « Pourquoi maudit ? Je ne me règle point sur votre soif ; je me règle sur les saisons, et j'obéis à la nécessité extérieure. Image donc je suis, et utile image, de cette loi qui irrite les impatients. Aussi je me moque des impatients. Le même Dieu qui a limité les marées est celui qui a voulu que j'eusse des figues en un certain temps, comme des fleurs en un certain temps. Je suis l'ancienne loi, la loi de toujours. » On reconnaît le discours du Pharisien. Or, les figuiers n'ont point cessé d'obéir aux saisons, et les Pharisiens parlent plus haut que jamais.

Mettez-vous cent mille en cortège et demandez aux docteurs de la loi d'établir enfin la vraie paix entre les nations. Vous entendrez un discours assez fort. « Suis-je maître des nécessités ? Est-ce moi qui ai fait ce monde comme il va ? Ne parlons pas, Messieurs, de nos désirs. J'aime la paix autant que vous l'aimez ; je la souhaite ; je la veux. Mais où avez-vous lu que nos désirs, que nos souhaits, que nos volontés sont la loi des choses ? Je ne fais pas de miracles. Quand les conditions d'une vraie paix seront réalisées, la vraie paix sera. Je vous l'annoncerai. Mon affaire est de savoir ce qui est, et d'en conclure le possible et l'impossible. Et qui sait mieux que moi ? J'ai des résumés de tout, et je les tiens à jour. J'ai trente commissions qui enquêtent pour moi et qui résument pour moi. J'ai des artilleurs, j'ai des juristes, j'ai des économistes, j'ai des démographes, j'ai des géographes, j'ai des statisticiens. Je suis documenté, et vous ne l'êtes point. Vous me faites savoir ce que vous voulez ; et moi je vous fais savoir ce qui est et ce qui sera par nécessité. » Les cent mille manifestants s'en iront plus pauvres qu'ils ne sont venus. Une fois encore dépouillés d'espérance. Et contents.

Non pas contents tout à fait. Le nouveau Dieu est ressuscité ; il n'a pas aboli l'ancienne loi, mais l'ancienne loi non plus n'a pas effacé l'image du scandaleux supplicé, c'est ainsi que Claudel le nomme. Que les figuiers suivent les saisons, cela juge les figuiers. Mais, aux yeux de l'homme, la nécessité n'est nullement respectable. La loi des bêtes sera surmontée ; la loi de l'homme sera. Il n'est pas d'assassin qui n'invoque la nécessité ; qu'il soit donc traité selon la loi des bêtes. Mais quel est l'homme raisonnable, ou seulement résolu à n'être point fou, qui reconnaît valable cette loi de nécessité, source indubitablement de ses plus folles pensées, de ses plus inhumains désirs, de ses plus brutales colères ? Eh oui, ce sera ainsi et toujours ainsi si nous laissons aller la nécessité extérieure. Spectateur des choses humaines, donc ; toujours souhaitant, et n'osant rien. Attendant ses fruits du vent, du soleil et de l'eau. Mais il n'y a que le fou qui s'abandonne ainsi. L'homme véritable n'attend point la saison de la paix. Ce n'est pas entre des hommes paisibles et justes qu'il s'agit d'établir la paix, mais bien entre des hommes aisément furibonds et promptement fanatiques. Il est juste qu'ils aient guerre. Ils auront paix contre saison. Voilà ce qui est signifié par cette parabole.

Si l'on y croyait, à cette belle fête de Noël, au lieu de s'échapper dans les nuages théologiques, alors se développerait le culte de l'enfant. Alors les rois mages apporteraient leurs offrandes ; non point des canons, mais des livres, non point des casernes, mais des écoles. Car les enfants sont notre espérance. Nous autres de la guerre nous avons dû laisser toute espérance ; et pourquoi ? Parce que nos vieillards nous ont conduits d'erreurs en erreurs, enivrés qu'ils furent de gloire sans risque. Mais aussi nous étions pris de court, occupés à faire tenir nos vieilles idées avec les nouvelles. Cependant les enfants naissent tout neufs. Ce sont des enfants de l'âge de pierre. Ni la radio, ni le cinéma, ni la mitrailleuse, ni la loterie, ni le franc-papier n'ont changé un atome de leur précieuse albumine, ni de leurs sens fluides, ni de leur phosphore à penser. Ils ouvrent les mêmes yeux, dans leur cinquième étage, qu'ils ouvraient sur les cavernes ; sans la moindre buée de civilisation, sans le moindre préjugé, soyez-en sûrs. Ce sont de petits dieux, auxquels les mères font leur prière.

« Ne t'occupe point, disent-elles, de l'ascenseur ni du métro, ni de la boîte qui parle ; occupe-toi seulement d'être un homme, de pouvoir ce que peut un homme, d'oser ce qu'il ose, et de penser selon ton équilibre propre. A quoi t'aideront quelques douzaines d'hommes-modèles, qui sont l'honneur de tout homme et sa vraie patrie. Homère, Shakespeare, Molière, Gœthe, Hugo, aussi bien qu'Archimède, Képler, Descartes et Newton te prouveront que tous les hommes sont frères ; car eux-mêmes ne forment qu'un grand pays. Écoute-les, et n'écoute personne d'autre ; car, avec grand souci du mieux, nous ne disons que bêtises aussitôt démenties. Nous allons te bâtir de grandes écoles, où les grands hommes pourront tenir ; et c'est en leur compagnie que tu prendras toute la civilisation qui en vaut la peine, sans cesser d'être un barbare tout ingénu. Après quoi tu nous feras peur un peu, et bien plus encore aux vieillards à la barbe bouclée. Car les erreurs dans lesquelles nous sommes enlisés jusqu'aux genoux, tu n'en auras pas même l'idée, n'ayant fréquenté jusqu'à tes dix ans que les hommes éternels. »

Tel est le chant de Noël. Tel est le chant des berceaux. Telle est la bonne nouvelle. Or, voyez comment les Caïphe et les Pilate regardent du côté des berceaux. Déjà ils font retentir le chant de guerre ; déjà ils lancent par toutes les boîtes qui parlent les horribles lieux communs qui annoncent

tous les maux, et, bien mieux, qui les glorifient. Les Sorbonnes, les Églises, les Temples, les Synagogues préparent leurs syllogismes, non moins meurtriers que les canons. Les Maréchaux offrent un petit sabre, avec la promesse d'un galon de fil et d'une jambe en acajou. Je ne vois qu'une ressource ; je la vois en quelques milliers d'instituteurs, injuriés tous les jours par Pilate et Caïphe, et qui n'y font pas même attention, soucieux seulement de ne pas laisser entrer dans la tendre cervelle les pensées de vieillards qui, depuis tant de siècles, font avorter l'homme.

Amis de l'enfance et sauveurs de l'enfance, je vous convie tous à l'arbre de Noël ; j'y tiens beaucoup. Afin que les traîtres ne disent pas, devant cet arbre, que Jésus est né, et puis qu'il est mort, et que tout a recommencé comme auparavant. Mais au contraire chantez que Jésus est né ; qu'il est né hier, qu'il naîtra demain, qu'il sauvera le monde, pourvu que Caïphe et Pilate ne le tuent pas avant ses trente ans. En foi de quoi vous ferez briller les mille lumières deux fois symboliques, puisqu'elles annoncent le printemps des arbres et le printemps de l'esprit. Enfin qu'il soit juré, sur la tête de ces poussins d'hommes, que la protection des aînés s'étendra jusqu'à leurs vingt ans ; car c'est l'âge critique des poussins d'hommes, et vous savez bien pourquoi. C'est l'âge où, déjà dans leur force, ils ont encore le délicat duvet d'honneur, qui les a bientôt lancés dans les airs et sous les eaux, trop dociles à la sagesse des vieillards selon laquelle une bonne précaution contre les très redoutables Jésus, c'est d'envoyer tuer et se faire tuer tout ce qui mérite de vivre. Or, nous devons bien, nous autres mûrs et plus que mûrs, jurer que cette fois-ci, ce Noël-ci, nous sommes décidés à mourir pour eux, au lieu de leur demander jamais de mourir pour nous. Entendez bien. Ce serment fait ne veut pas dire que nous marcherons par quatre sans savoir où, avec la naïveté des poussins. Justement, nous serons rusés ; et nos têtes rassises conviennent tout à fait pour discuter du genre de mort, des ennemis, des armes, et de la manière. Non, certes, nous ne laisserons pas emmener nos précieux enfants par la main et avec de belles paroles. Mais plutôt nous formerons et maintiendrons notre haie de vétérans, derrière laquelle il y aura espérance que nos jeunes dépassent trente-trois ans. C'est l'âge où l'Homme-Dieu est tout à fait un homme.

C'est le lieu de remarquer, car cette chose si simple n'est jamais dite, que toute la religion de l'esprit est contre les puissants. J'entends bien qu'on doit rendre à César le denier qui est à l'empreinte de César ; cela n'est pas sans mépris. Mais il y a bien plus, et sous ce rapport la religion de l'esprit fait contraste avec la religion politique et même avec la religion de la nature, toujours prosternée devant les puissances. Ici les traits sont innombrables, et tous concordants. L'enfant-Dieu est déjà symbole ; mais cet enfant est le fils de l'ouvrier, il naît dans l'étable ; peut-être le mot crèche, qui veut dire mangeoire à bœufs, a-t-il perdu son sens devant les Princes de l'Église, si bien nommés. Ce même homme-Dieu, de suprême valeur, est pendu au gibet entre deux larrons. Ces grandes images sont si claires que la théologie n'y a rien pu, ou presque rien. Toutefois, en mes commentaires, qui pourtant suivaient les figures de très près, j'ai plus d'une fois été redressé par des chrétiens qui m'ont écrit, disant que ce Christ persécuté enseignait surtout la résignation et le sens de la mort, et la valeur enfin de la souffrance. Cette mystique n'est pas neuve. L'ancienne religion de la nature a toujours exprimé, par les fêtes du printemps, c'est-à-dire les Pâques, qu'il faut mourir pour revivre. Cette idée est de grande portée, et mérite attention ; mais ce n'est toujours que revenir aux nécessités de nature ; et le réveil de la vie universelle est en effet une sorte de consolation contre la mort et la vieillesse. Mais cette mystique n'est point celle de l'esprit. Les religions sont mêlées ; et je crois utile de les démêler. L'objet propre de la religion la plus haute, ce n'est pas une vue sur la nature et ses retours, c'est bien plutôt une revue des valeurs et le culte de l'esprit dans l'homme, ce qui rabaisse la nature à l'état de spectacle, et nivelle les grandeurs politiques. Ce dernier travail, qui a trouvé résistance, est le principal de la révolution chrétienne, comme j'ai montré, et comme il est évident. Un préfet n'est rien, un roi n'est rien, un riche n'est rien, tout cela est dit et redit. Non seulement un individu humain a toute sa valeur dans l'intérieur de lui-même ; mais encore il ne développe cette valeur que par un mépris déclaré des fausses grandeurs. Autrement, que signifie le fils du charpentier ? que signifie cette image du plus bas supplice élevée à tous nos carrefours ? Il est dans l'ordre que les vertus soient punies ; telle est l'idée, et qui vaut bien la peine qu'on y regarde. Et cette idée nous est mille fois répétée par la multitude des saints, où il s'est bien glissé quelques puissants, mais fort peu, si l'on compare le paradis chrétien à l'Olympe païen, qui ne reçoit que des vainqueurs. L'Olympe païen, c'est un langage qui célèbre la force. Et la sculpture grecque là-dessus dit merveilleusement bien ce qu'elle veut dire. La sculpture chrétienne non moins, car l'extérieur y est rabattu. On ne sauve son âme que par la pauvreté, telle est la leçon. Les évêques sont forcés de le dire, et les riches sont forcés de l'entendre ; telle est la puissance du langage mythologique, c'est qu'en dépit des commentaires il répète toujours la même chose.

Maintenant que signifie ? D'un côté que la puissance, quelle qu'elle soit, corrompt l'esprit, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus précieux en l'homme. Je ne sais si j'aurais trouvé cette idée dans les livres, car ici les politiques développent toutes les apparences du langage parlé et écrit. Que n'a-t-on pas dit sur les pauvres d'esprit de l'Évangile, qui sont, à mieux lire, les pauvres en esprit ? Mais vous devinez le commentaire. On peut être pauvre en esprit, c'est-à-dire garder pour soi le bien des pauvres, l'administrer pour eux, et autres pensées faibles. Je secoue les oreilles, je retourne à la source, qui est partout, qui sort partout des images chrétiennes et partout des monuments chrétiens. Le modèle proposé, ce n'est pas un puissant, ce n'est pas un riche. Dieu ne s'est pas déguisé en riche ni en roi pour enseigner la valeur de l'homme, tout au contraire. Je ne force point du tout les termes en disant que Dieu

a rabaisé lui-même sa propre puissance, donnant clairement à entendre que ce n'est pas par là qu'il est dieu. Voilà l'idée nouvelle, encore bien enveloppée ; car on vous répète qu'il faut se soumettre à la puissance de Dieu, adorer la puissance de Dieu. Mais c'est une idée dépassée, et remise à sa place par la mythologie spontanée. Car je veux entendre ce langage. Il signifie que la puissance est une chose de nature, et est le dieu de l'ancienne religion de la nature. Et cela est vrai à son niveau ; car la nature extérieure est infiniment plus puissante que l'homme, et il faut le savoir, et encore s'en consoler. L'homme est ainsi fait qu'il peut admirer une tempête, un volcan. Oui admirer, mais non pas estimer, car ce n'est rien d'estimable ; et je ne vais pas admirer la tonne parce qu'elle pèse plus qu'un gramme ; une tonne n'est rien comparée à la terre. Et qu'est-ce que la terre ? La science, par ses mesures sur mesures, nous aide à déposer les anciens dieux, et nous le sentons bien. Mais la science ne peut déposer le dieu des temps nouveaux, l'esprit ; car elle le grandit par toutes ces mesures, qui rapetissent tout devant l'esprit ; une année-lumière n'est encore qu'une unité comme une autre.

Ceux qui sont curieux de bien connaître le grand homme des temps modernes verront que Descartes aurait très bien franchi ce passage, et très bien jugé la fausse grandeur, qui est la puissance. Me tenant donc aux valeurs, et à la comparaison des valeurs, je dis que, d'après notre mythologie occidentale, annonce de notre civilisation occidentale, la valeur de puissance est déposée. C'est à nous de développer ce riche héritage. Et si l'on me parle encore de dieu tout-puissant, je réponds, c'est un dieu païen, c'est un dieu dépassé. Le nouveau dieu est faible, crucifié, humilié ; c'est son état ; c'est son essence. Ne rusez point là-dessus ; pensez sur l'image. Ne dites point que l'esprit triomphera, qu'il aura puissance et victoire, gardes et prisons, enfin la couronne d'or. Non. Les images parlent trop haut ; on ne peut pas les falsifier ; c'est la couronne d'épines qu'il aura. Et encore une fois que signifie cela ?

Une grande idée, à mon sens, c'est que le conflit politique restera politique, et que la force triomphante ne sera jamais à aucun degré une force pensante ni une force juste. Aucune force n'est juste. La guerre l'a assez montré. Mais il faut voir plus loin. La soumission à la force sera toujours une nécessité ; mais le respect de la force sera toujours une faute, et peut-être même la faute unique, et, comme on dit si bien, la faute contre l'esprit. Tous les maux humains, j'entends ceux dont l'homme doit répondre, résultent sans doute de l'acclamation essentielle

« Enfin voilà un roi juste ! Voilà le défenseur de la civilisation et du droit ; voilà l'armée de justice ! » Et en avant vers les croix de bois. La grande image du Christ crucifié nous a pourtant avertis.

Ce n'est pas que toutes les puissances soient également supportables. L'homme doit s'en arranger au mieux, s'en protéger au mieux, comme de la tempête et d'autres choses. Aussi je ne trouve pas mauvais le suffrage universel, ni le référendum, ni les syndicats, ni l'Internationale ouvrière. Ce sont des moyens pour limiter les pouvoirs et le mal qu'ils font. Même les solitaires se faisaient un lit de feuilles, où ils dormaient mieux que sur la terre nue. Je me garde contre les rois comme je me garde contre la pluie. Mais la vie proprement humaine n'est pas avancée par là ; elle n'est même pas commencée. Car dans toutes ces puissances arrangées comme des poutres, tant bien que mal, au-dessus de ma tête, il n'y a pas une once de valeur vraie. Je ne vais pas adorer cette charpente ; et même je ne m'y fie pas trop. Elle tombera dès qu'elle pourra ; c'est ainsi que la tyrannie tombera sur moi dès qu'elle pourra. Étayée par une autre, elle fait figure de bon roi ; elle attend mon amitié au moins ; elle ne l'aura pas.

Georg-Wilhelm-Friedrich HEGEL (1770 – 1831)

Leçons sur l'esthétique, III^e partie

L'architecture, Ch. III : l'architecture romantique, II, b

Quand on entre dans l'intérieur d'une cathédrale du Moyen-âge, cette vue fait moins songer à la solidité des piliers qui supportent l'édifice, à leur rapport mécanique avec la voûte qui repose sur eux, qu'aux sombres arcades d'une forêt dont les arbres rapprochés entrelacent leurs rameaux. Une traverse a besoin d'un point d'appui solide et d'une direction à angle droit. Mais, dans l'architecture gothique, les murs s'élèvent d'eux-mêmes librement ; il en est de même des piliers qui en s'élevant se déploient dans divers sens, et se rencontrent comme accidentellement. En d'autres termes, leur destination, de supporter la voûte qui, en effet, s'appuie sur eux, n'est pas expressément manifestée et représentée en soi. On dirait qu'ils ne supportent rien ; de même que, dans l'arbre, les branches ne paraissent pas supportées par le tronc, mais, dans leur forme de légère courbure, semblent une continuation de la tige, et forment, avec les rameaux d'un autre arbre, une voûte de feuillage. Une pareille voûte, qui jette l'âme dans le recueillement, cette mystérieuse horreur des bois qui porte à la méditation, la cathédrale les reproduit par ses sombres murailles, et, au-dessous, par la forêt de piliers et de colonnettes qui se déploient librement et se rejoignent au sommet. Cependant, on ne doit pas, pour cela, dire que l'architecture gothique a pris les arbres et les forêts pour premier modèle de ses formes...

Les piliers amincis deviennent sveltes, minces, élancés, et montent à une hauteur telle que l'œil ne peut saisir immédiatement la dimension totale. Il erre çà et là, et s'élance lui-même en haut, jusqu'à ce qu'il atteigne la courbure doucement oblique des arcs qui finissent par se rejoindre, et là se repose ; de même que l'âme, dans sa méditation, d'abord inquiète et troublée, s'élève graduellement de la terre vers le ciel et ne trouve son repos qu'en Dieu.

QUELQUES PETITES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Il va de soi que concernant la religion, la bibliographie est immense. Si vous souhaitez apercevoir d'autres pistes, n'hésitez pas à me solliciter !

Du côté de l'ascensionniste, et de la manière dont il vit son expérience, la littérature est fort vaste. Je la connais du reste assez imparfaitement, ayant toujours trouvé plus urgent à lire que la prose des « conquérants de l'inutile ». Cela dit, je connais mes classiques, notamment du pyrénéisme. De Pétrarque (*L'ascension du Mont Ventoux*) à mon ami, le regretté Rainier Munsch, guide mort il y a quinze ans au Pene Medaa, en passant par Ramond, Russell, Frison-Roche, Bonatti, Rébuffat et tant d'autres, il y a chez ceux qui ont écrit sur l'ascensionnisme beaucoup de choses, excellentes. L'Italien Dino Buzzati (*Montagnes de verre*) est à lire en priorité : il sait de quoi il parle, et c'est un vrai écrivain ; ce qui rend le livre intéressant, c'est qu'il ne s'en tient pas à des discours convenus, mais développe une pensée critique.

Heures pyrénéennes de Maurice Jeannel, est en revanche très représentatif de l'illusion que j'analyse, jusqu'à la caricature. Il illustre la mythologie, teintée de nietzschéisme, qui s'est emparée de certains alpinistes au XX^e siècle, nourrissant un mépris souverain pour la mentalité bourgeoise d'en bas et exaltant la force, la pureté dans un discours voisin des thématiques fascistes. Le livre est épuisé, mais on le trouve sur les librairies en ligne.

Il existe aussi des ouvrages rassemblant des extraits de textes écrits par de grands montagnards, comme ceux de Claire-Eliane Engel, *La littérature alpestre*, La Fontaine de Siloé, 2009 ; *Ces monts sublimes. Anthologie de la littérature des Alpes*, Régionalismes éditions, 2016.

J'ai essayé de proposer une étude un peu systématique du vécu du montagnard, du grimpeur et de l'alpiniste dans le petit bouquin qui m'a valu votre invitation : *Pourquoi grimper sur les montagnes ?* (Éditions Guérin, Chamonix, 2012).

Je laisse les références théologiques de côté. Il existe certainement une multitude de choses sur la thématique de l'Ascension, mais bien que j'aie suivi une petite formation théologique, je ne suis guère compétent en ces matières. On pourra toutefois lire, dans la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin (IIa), la question 57, consacrée à ce thème.

Entrer dans Spinoza n'est pas une mince affaire. Certains se sont jetés dans la grande mer de l'*Éthique* et ne s'y sont pas noyés. Il est quand même préférable d'être un peu accompagné. Le petit *Que sais-je ?* de Pierre-François Moreau est excellent. La notoriété médiatique de son auteur et sa facilité de lecture ont assuré au livre de Frédéric Lenoir : *Le miracle Spinoza*, un grand succès commercial. C'est un livre sympathique, plein de bienveillance pour l'auteur de l'*Éthique*, mais bourré d'erreurs, et souvent majeures. À fuir.

Je m'excuse de renvoyer à nouveau à mes publications, mais j'ai fait ce que j'ai pu pour faciliter l'entrée dans cet auteur difficile. J'ai traduit, présenté et annoté quelques extraits significatifs de l'*Éthique* (Préfaces et appendices), dans la collection « *Les intégrales de philo* », chez Nathan.

J'ai aussi sélectionné, traduit et présenté un choix d'extraits de l'œuvre de Spinoza (l'*Éthique* et au-delà) pour les éditions Frémeaux et associés : un volume de trois CD. Les textes, présentés dans un ordre facilitant l'accès à l'œuvre, sont excellemment lus par Éric Pierrot. Pour découvrir Spinoza en voiture, par exemple ! C'est en ligne sur YouTube.

La thèse spinoziste concernant le désir, sur laquelle je me suis appuyé dans mon exposé, est reprise et étudiée de très près par André Comte-Sponville dans son *Traité du désespoir et de la béatitude*, qui la suit jusque dans ses conséquences les plus importantes. Un très beau livre, qui, outre les réflexions qu'il propose, accomplit au meilleur niveau de précision et de clarté un beau travail de vulgarisation des auteurs les plus difficiles : Spinoza, bien sûr, mais aussi Platon, Kant et bien d'autres. Je recommande ce livre stimulant à tous ceux qui, sans être du tout spécialistes, souhaitent s'engager dans un travail de réflexion approfondi.

Et puisque j'ai déjà transformé cette bibliographie en grande page de publicité, autant continuer : va sortir incessamment sous peu un petit volume de votre serviteur sur *La croyance* (éditions Vrin). L'étude de la notion est accompagnée d'un très beau texte : un large extrait de *L'Essai sur l'entendement humain* de John Locke (1690). Tout le IV^e chapitre de mon étude est consacré à la foi. Si certains d'entre vous lisaient ça et voulaient bien m'adresser leurs remarques, je leur en serais fort reconnaissant.

Enfin, et là ce n'est pas de la pub, puisque le bouquin est épuisé, il me reste des exemplaires du topo que j'avais publié en 1983 : *Escalades au Pic du Midi d'Ossau* (Denoël). Je les donne. Le livre a vieilli. Il existe un topo bien plus à jour et mieux fait, de Luis Alfonso. Ça intéressera surtout les pyrénéistes collectionneurs. Mais l'Ossau, lui, n'a pas tellement changé en 40 ans !